

LES ELECTIONS.

Nous donnons la liste des Candidats dans les divers comtés de la province de Québec.

Comtés.	Candidats.
Argenteuil	Abbott
Bagot	
Beauce	Pozer
Beauharnois	Girouard
"	Robillard
Bellechasse	Fournier
Berthier	Paquet
Bonaventure	Dr. Robitaille
Brome	Carter
"	Perkins
Chambly	B. Benoît
"	A. Jodoin
Champlain	Robert Trudel
"	Normand
Charlevoix	
Châteauguay	Holton
Chicoutimi	Tremblay
Compton	Pope
Dorchester	Hon. Langevin
"	Dr. Morrissette
Drummond, etc	Laurier
Deux-Montagnes	Prévost
"	Globensky
Gaspé	Le Bouthillier
Hochelaga	A. Desjardins
Huntingdon	Scriver
Iberville	Béchar
Jacques-Cartier	
"	R. Laflamme
Joliette	G. Baby
"	Godin
Kamouraska	Pelletier
Laprairie	Pinsonneault
L'Assomption	Hurteau
"	Dr. Forest
Laval	Ouimet
"	Beausoleil
Lévis	L. Couture
"	Fréchette
L'Islet	Casgrain
Lotbinière	Beaudet
"	Fabre
Maskinongé	Caron
"	Boyer
Mégantic	Richard
Missisquoi	Baker
"	Kay
Montcalm	
Montmagny	Taschereau
"	Landry
Montmorency	Langlois
"	Auger
Montréal Centre	M. P. Ryan
"	B. Devlin
" Est	Jetté
Montréal Ouest	F. McKensie
Napierreville	Hon. A. A. Dorion
"	Coupal
Nicolet	J. Gaudet
Ottawa Comté	A. Wright
Pontiac	
Portneuf	I. Belleau
"	Dr. St. George
Québec-Centre	Cauchon
" Est	Thibeau
" Ouest	Hearn
"	O'Farrell
"	McGreevy
" Comté	Caron
Richmond	
Richelieu	M. M. Mathieu
"	I. Barthe
Rimouski	Taché
"	Fiset
Rouville	Cheval
"	Mercier
St. Hyacinthe	L. Delorme
St. Jean	Bourassa
St. Maurice	Dr. Dacerte
"	Chs. Lajoie
Shefford	Huntington
"	Curran
Sherbrooke	
Soulanges	Lantier
"	R. DeBeaujeu
Stanstead	
Témiscouata	Pouliot
Terrebonne	Masson
"	M. Prévost
Trois-Rivières	McDougall
"	Dawson
Vaudrenil	Harwood
Verchères	Geoffrion
Yamaska	Gill
"	Duguay

DE TOUT UN PEU.

Le gouvernement français vient de recevoir des nouvelles d'Henri Rochefort.

Le condamné, arrivé à Nouméa, avait été très éprouvé par le mal de mer, mais sa santé était bonne.

Ainsi tombent les bruits d'après lesquels Rochefort aurait succombé pendant la traversée.

Le Figaro donne les détails suivants sur le traité passé entre le ministre des finances et M. Rouher, représentant de l'impératrice :

Quand l'empereur fut appelé au trône, on dressa un inventaire des objets mobiliers garnissant les résidences impériales. La succession de l'empereur devait supporter la moins-value de l'inventaire qui suivit sa déchéance ou jouir de sa plus-value. C'est de ce chef que l'Etat doit une somme de 2,800,000 fr. à l'impératrice.

L'impératrice récupérera encore une galerie valant un million,

le musée chinois de la collection d'armes de Pierrefonds qui vaut à elle seule sept ou huit cent mille francs.

L'impératrice qui possède actuellement un peu plus de deux cent mille francs de rente, verra sa fortune doublée par ces restitutions.

Le traité a été passé trois jours avant le vote de la prorogation.

Quelques chiffres curieux donnés par le Gaulois :

Savez-vous combien coûte aux États-Unis chaque élection présidentielle ?

En voici les chiffres exacts :

L'Union se compose de 9,900 villes.

Chaque parti à plus de 15,000 clubs organisés.

Il faut à chaque club un local, des imprimés, des frais de poste ; on ne peut guère compter, en moyenne, moins de 100 dollars par club. Les frais de présidents, secrétaires, s'élèvent à 200 dollars.

Et l'on a pu établir la récapitulation suivante :

Frais de 40,000 clubs à 300 dollars chacun, ...	12,000,000 doll.
Travaux de 3 hommes dans chaque club, pour 3 mois à 100 doll. chacun, ...	12,000,000
1,000 orateurs à 500 doll. chacun pour 3 mois, ...	500 000
Officiers publics, vérificateurs aux clubs, etc.	1,000,000

Total..... 25,500,000 doll.

En France, 129,000,000 fr.

C'est joli, comme dépense de menus plaisirs.

Le conseiller McShane a été victime d'un sérieux accident, mardi soir. Son cheval prit le mors aux dents, au moment où il descendait la côte du Beaver Hall, et M. McShane fut lancé contre un reverbère et se fractura la jambe droite en deux places. Le domestique qui conduisait la voiture a été aussi blessé au bras.

COTEAU LANDING.—Mardi dernier, après le service du matin, les paroissiens de St. Zodiaque firent cadeau à leur curé d'une magnifique montre et chaîne d'or, de la valeur de 150 piastres. En la lui présentant, ils lui exprimèrent qu'ils savaient apprécier ses vertus et les sacrifices qu'il s'imposait pour la prospérité de sa paroisse, pour l'exécution de leur nouvelle Eglise. Le Révérend M. Vézina répondit d'une voix émue à l'adresse, et une fois de plus on vit briller ce cachet d'humilité et de vertus qui le distingue. On ne sait qui plus louer, du curé ou des paroissiens, mais on peut dire avec certitude que cet acte des habitants de St. Zodiaque est un fort et bel argument en leur faveur.

ST. POLYCARPE.—Dimanche dernier, les amateurs de St. Polycarpe ont donné au couvent de cette paroisse, une soirée dramatique qui fut bien goûtée d'un auditoire nombreux et distingué. La paroisse de St. Polycarpe voulait manifester l'intérêt qu'elle porte à de telles soirées et montrer l'encouragement qu'elle donnerait toujours au développement des lettres.

Le joueur du P. Levêque fut fidèlement rendu par A. Pharaud, jr., et l'auditoire porta un grand intérêt à cette pièce qui démontre clairement à quels malheurs le jeu peut conduire le jeune dissipé ; Jocrisse fut également fort goûté et applaudi avec enthousiasme. Napoléon Guindon sut nous montrer le vrai Jocrisse, et il est difficile de mieux rendre le caractère de serviteur malheureux ; il nous chanta ensuite quelques chansons comiques qui dénotèrent en ce jeune homme un talent remarquable et comique de premier ordre.

La bande du Côteau Landing ne contribua pas peu à la réussite de cette soirée.

Après la séance, le Rév. Messire Rémillard dit quelques paroles qui furent vivement senties, et M. J. P. Lantier se levant alors à l'appel général, sut avec le talent oratoire qu'on lui connaît, manifester son contentement et souhaiter un grand succès à cette nouvelle société d'amateurs, qu'il espère voir exister longtemps, pour l'avancement des lettres ici, et l'amusement des citoyens.

Hier, un attroupement s'était formé à Versailles, rue Duplessis, devant une des affiches jaune tendre prodigieusement apposées sur tous les murs par M. Calmon.

Un mauvais plaisant, au-dessus du nom du candidat thérliste, avait écrit ces mots :

N'ARRACHONS PAS !

De telle sorte que la profession de foi se trouvait transformée en prospectus de dentiste :

N'ARRACHONS PAS !

CALMON....

Et les bons Versailles, de rire.

PEAUX-BLANCHES.

ET

PEAUX-ROUGES

(Drames de l'Amerique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

(Suite.)

Pour armes, les voyageurs avaient, en général, une longue carabine à la main et une hache, un couteau, parfois un ou deux pistolets passés dans la ceinture.

Leur teint était bronzé, leur face osseuse, leur front bas, souvent déprimé, leur mine audacieuse. Des cheveux raides, hérissés, des barbes incultes ajoutaient encore à la dureté de leurs traits.

Au cou de plusieurs pendait un scapulaire ou quelque amulette indienne.

Quant aux Peaux-Rouges, leur vêtement se recommandait par une simplicité vraiment adamique : c'était, en tout et partout, l'auzeum, sorte de ceinture en écorce qui ceignait les reins et descendait à mi-cuisses. Ce qui ne les empêchait pas d'être supérieurement hideux ; car ils avaient une touffe de cheveux empanachée, dressée sur la tête, le visage coururé de balafres et peint des couleurs les plus étranges que tu te puisses imaginer, et la peau semblable à du vieux parchemin, quand elle n'était pas, elle aussi, bariolée de peintures bizarres.

Des casse-têtes, des tomahawks, espèce de pipe qui sert de même temps de hachette, des fusils, des couteaux, des sabres et jusqu'à des baïonnettes annonçaient leurs intentions belliqueuses.

Tout cela avait piqué ses tentes près des nôtres, — tentes en peaux de bison, — et passa la nuit à boire et à chanter, car le Mangeux-d'Hommes avait fait donner d'abondantes rations de whiskey, ou sirop d'avoine, comme les Canadiens-Français ont baptisé cette détestable liqueur.

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil, si grand fut le vacarme que fit cette bande alcoolisée. Ce fut un train d'enfer. On échangea des coups de couteau et des coups de fusil. Le lendemain, j'appris que quatre hommes avaient été tués, cinq ou six blessés. Mais la chose paraissait si naturelle que nul n'en prenait souci. On me montra les meurtriers qui, loin d'être intimidés, portaient la tête plus haut que la veille.

On enterra dans le sable deux des cadavres qui appartenaient aux blancs ; sur des échafauds formés de quatre pieux et d'une claie en branchages de cèdre, on plaça les deux autres, roulés, cousus dans leurs robes de buffle, avec quelques provisions et leurs armes aux côtés ; puis, nous nous embarquâmes.

Le soir, nous touchâmes à Fond-du-Lac, qui n'est autre que l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Je connaissais alors le but et le motif de notre expédition : un Canadien-Français, des nouveaux arrivés, m'en avait informé.

A vingt-quatre milles de Fond-du-Lac, sur la rivière Saint-Louis, qui débouche dans la baie de ce nom, les Américains ont fondé un important établissement pour la traite de la pelleterie. Jésus en était inquiet ; car, outre que ce poste avait un personnel de plus de cent employés, on parlait d'y installer quelques troupes régulières, lesquelles n'auraient pas manqué de faire aux Apôtres une guerre acharnée. Il importait donc de s'emparer du fort avant l'arrivée de ces troupes.

Le Mangeux-d'Hommes fit appel à cette tourbe mal-faisante qui vit de pillages et de rapines sur les frontières du désert, et assigna un rendez-vous général à la Grande-Rivière Brûlée. Le féroce capitaine était bien connu. Pas un, parmi les brigands du Nord-Ouest, visage pâle ou visage rouge, qui ne désirât servir sous les ordres d'un chef aussi fameux. Ils répondirent en masse à son appel.

Quand nous eûmes atterri, Jésus distribua son monde en quatre détachements.

L'un devait suivre la rive droite de la rivière Saint-Louis, l'autre la rive gauche, un troisième prendre par les bois, et le quatrième, formé par les Apôtres dont je faisais forcément partie, se proposait de remonter la rivière.

Il avait été ordonné que l'attaque serait simultanée, et qu'elle aurait lieu à deux heures du matin.

Au moment convenu, nous débarquions sans bruit, dans une petite île, vis-à-vis de laquelle les étoiles me permirent de voir huit à dix log houses (maisons en troncs d'arbres), dont l'une surmontée du drapeau de l'Union américaine.

Une clôture de piquets enfermait un champ d'une certaine étendue derrière ces maisons. Des tentes de toile, de cuir ou d'écorce étaient disséminées alentour. Une flottille de canots se balançait dans la rivière, au pied de la factorerie.

Cet endroit me sembla charmant, et il l'est en effet ; car dans le fond des collines onduleuses, plantées de beaux arbres, l'abritent contre les souffles trop violents, et le terrain jouit d'une fécondité admirable.

Jésus commanda aux Apôtres de se cacher dans une oseraie bordant le rivage. Pour moi, je restai dans un canot sous la garde de deux chefs Indiens qui avaient fait la navigation de la rivière avec nous.

Je contempais avec une noire mélancolie ce délicieux paysage qui, dans un moment, serait le théâtre des plus exécrables forfaits, et je m'apitoyais profondément sur le sort de ces malheureux, maintenant plongés dans le sommeil et faisant peut-être des rêves de bonheur à l'instant où la mort planait sur eux, — quand un hurlement strident, inqualifiable, comme je n'en avais jamais entendu, comme je souhaitais n'en entendre plus jamais, vint déchirer mes oreilles.

Et, telle qu'une fourmière, je vis alors une multitude d'êtres animés se presser sur la berge en face de nous, assaillir le fort et l'investir de toutes parts.

Les cris ne discontinuaient pas. J'en étais étourdi.

Bientôt des lumières se montrèrent aux fenêtres de la factorerie ; une vive fusillade commença.

Mon sang bouillait dans mes veines ; ce spectacle acheva de m'enflammer. Sans trop savoir ce que je faisais, mais avec le désir irrésistible de porter secours aux assiégés, j'enjambai le canot pour me précipiter dans la rivière.

— Mon frère est leste comme un conguar, mais la main du Serpent-Jaune est plus leste encore, dit un de mes gardiens en m'arrêtant par le cou.

Je n'essayai pas de lutter : il m'étranglait.

Alors son compagnon et lui me lièrent les mains et les pieds et me couchèrent au fond de l'embarcation. Je n'en fus pas fâché. Dans cette position je ne pouvais plus considérer le drame horrible qui se jouait, tout à l'heure, sous mes yeux.

Cependant, le Mangeux-d'Hommes et ses Apôtres, qui n'avaient pas bougé jusque-là, se mirent en devoir de passer la rivière. Je compris la tactique du capitaine. Ne comptant qu'à demi sur la bonne foi de ses auxiliaires, il avait voulu leur laisser engager l'action avant d'exposer sa propre bande. S'ils l'avaient trompé ou s'ils avaient été repoussés, il pouvait encore se sauver. Mais la victoire se rangeant de son côté, il allait en recueillir les fruits.

Quoique les vociférations augmentassent, les détonations des armes à feu diminuaient sensiblement.

Lorsque le jour se leva, elles avaient tout à fait cessé. On me conduisit à l'autre bord, où je fus délié, mis en liberté.

Des ruisseaux de sang coulaient sur le rivage, jonché de morts et de mourants.